FRANCIS JAMMES 1868–1938

Alexandre de Ruchenfleur

Églogue de printemps

Non loin de cette épaisse et blanche métairie
qui a un coq si beau qu'il a eu le grand prix,
un filet d'eau imprime aux fleurs des populages
la pulsation balancée de son passage.
C'est ainsi que sera mon poème modeste
qui descend du coteau comme un paysan, sa veste
sous le bras, n'émouvant que le cœur des bruyères.
Et délicatement sur la flûte grossière
je chanterai.

Dans ce pays, un homme sage
possède ce respect que confère l'usage.
Son cœur ne connaît pas l'ivraie d'inquiétude
qui pousse dans le blé calme de l'habitude.
Et sa face est moulée par Dieu tout simplement
avec la terre d'or où parle le froment.
Il vit là. Il ne doute point de sa pensée,
et, quand le ciel est noir comme la bleue pensée
d'un jardin médiocre, il se dit que la grêle
dont Dieu permet la plaie pareille aux sauterelles
est suspendue.

On voit hélas ! dit-il, ses grains
prendre, en hachant les fleurs, la place des raisins.
Le monde est pour ce saint un poème bien fait
où chaque chose, à son heure exacte, apparaît.
Il est sot de manger telle espèce à présent
moins mûre que ne l'est telle autre espèce avant.

Ce vieillard, instruit des choses que l'on cueille,
eut un notariat jadis et, sous les feuilles,
les panonceaux luisaient ainsi que des moissons.
La porte de l'étude ouvrait sur l'horizon
si bien que quand un acte était passé par lui
Ruth et Booz rêvaient dans le juillet qui luit.
Alexandre de Ruchenfleur, tel est son nom
qui semble fait pour qu'au frappement des chaudrons
les abeilles comme un nuage épais se tassent
sur un cerisier blanc qui azure l'espace.
Il a bien réussi dans la vie car, l'étude
ayant été vendue, une béatitude
vint mettre son or blanc dans son âme sans art,
pèlerin d'Emmaüs qui sent qu'il se fait tard.

Et cette étude est devenue la métairie,
près de ce filet d'eau et de ce coq qui crie.

En ce Dimanche des Rameaux vous le verriez
célébrant le Seigneur et, au dossier ciré
du banc d'œuvre opposant sa calvitie luisante,
cependant que sa barbe évangélique argente
les pages du gros paroissien qu'il lit avec
des bésicles posées de travers sur son bec
d'aigle entre les yeux noirs que d'épais sourcils couvrent.
Et c'est d'une lenteur solennelle qu'il ouvre
ces pages répondant à tout ce que nous sommes,
et où le cœur de Dieu s'incline au cœur de l'homme.
Son col correct, sous la mince cravate noire,
il est un fils du Ciel et n'a pas d'autre histoire.
C'est pour lui que la Terre existe avec la Mer,
les pays étrangers, les étoiles et l'Air.
Il est une vivante preuve de la Foi
quand au Sanctus son front s'écroule entre ses doigts.

La Messe terminée, il cause sur la place.
Des paysans le saluent et un nuage passe
ainsi que la fumée d'une bombe de fête.
Courbé sur son bâton il va comme un prophète.
Par le chemin que borde en tremblant le cresson
il retourne chez lui, et l'on entend le son
de l'angelus frapper d'un tendre battement
la cloche que remplit le vin bleu du beau temps.

Il attend ce jour-là des gens à déjeuner.
La voiture à deux roues qui les a amenés
est au milieu de la cour, les brancards en l'air,
le cheval remisé. Et dans l'anneau de fer
où manque une lanterne, on voit, étoiles fines,
flocons qui semblent fondre encore, une aubépine.

Bonjour, grand-oncle ! Et tout d'abord accourt vers lui,
bondie de la cuisine où elle aidait Marie,
une ronde petite-nièce à l'œil luisant
comme un scarabée noir sur la rose au printemps.
Jacqueline est son nom. Son fiancé la suit
qu'elle vient présenter au vieillard. Elle dit :
« Papa et maman nous ont laissés venir seuls ! »
Et sa bouche a l'odeur d'une fleur de tilleul.

Devant Monsieur de Ruchenfleur, le fiancé
baisse la tête avec un air embarrassé.
C'est un gentil garçon classique de campagne,
frais et brun, et dont l'œil est du bleu des montagnes :
« Soyez le bienvenu, Pierre, dit le vieillard.
Vous devez avoir faim. La Messe a fini tard ;
mais vous aidiez tous deux, je crois, à la cuisine…
Je t'en prie… Va t'en donc, petite Jacqueline,
dire à Marie qu'il faut les verres anciens. »
Et sur la nappe, on met des coupes à dessins
où l'on voit deux oiseaux boire à une fontaine.

La jeune fille rit sans se donner la peine
de cacher son amour à Pierre et, sans malice,
lui donne un baiser dru dont tous les deux rougissent.

Alexandre de Ruchenfleur leur dit : « C'est bien.
C'est quand la haie verdit que la fiancée vient.
En ce Dimanche des Rameaux, Notre Seigneur
dont l'ânesse a foulé des haillons et des fleurs
vous eût bénis certainement à son passage :
car c'est lui qui créa votre amour pur et sage,
et il veut retrouver dans son enclos divin
le bonheur des époux qui ont rompu son pain.
La vie de plus en plus m'apparaît douce et belle,
car mon âme se fond à la Joie éternelle
comme l'odeur d'un fruit à un soir attendri
par la feuille qui fane avec un léger cri… »

« Verse le Jurançon ? dit-il à la servante. »

Et le verre ancien s'emplit d'automne ardente,
et l'on entend et voit, de laurier en laurier,
au jardin, siffler un merle et se balancer.
Sur la table, dans une faïence, il y a
des fleurs violacées de ce magnolia
qui est l'un des premiers ornements du printemps.

Alexandre de Ruchenfleur dit : « Tous les ans
ce m'est une grande ivresse que d'assister
à tout ce renouveau et de voir éclater
ça et là le soleil en lilas ou en rose,
et selon la couleur du baiser qu'il y pose. »

Jacqueline sourit. Chacune de ses mains
va à droite et à gauche aux mains de ses voisins,
et l'iris de son œil se couvre de rosée
ainsi qu'une corolle où l'aurore est posée.

Cependant qu'Alexandre de Ruchenfleur découpe
le vol-au-vent semblable au vin qui est dans les coupes,
cette monotonie douce pèse sur eux
qui est le bonheur humain dans l'ombre où Dieu le veut.
Pierre parle au vieillard de la taille des vignes
dont les rameaux bientôt unis en longues lignes
ainsi que par la main s'unissent des danseurs
iront farandoler dans l'azur en sueur.
Le sécateur coupant le sarment en biseau
lui donne l'air de quelque ancien chalumeau.

Après le vol-au-vent, voici la contrebande :
Vive le lièvre ! qui filait droit par la lande
où l'ajonc épineux accroche des rayons
qui deviennent ses fleurs de cuivre, papillons !

— Chassez-vous, Pierre ? — Oui. — Moi, je ne suis plus ingambe.
Il y a dix ans, j'avais encor de telles jambes
que je gravissais, sans fatigue, avec les chiens,
le coteau rocailleux où se gonfle ce vin.
On appelle cette vigne-là Chanaan.
Nous y allions parfois, lorsque j'étais enfant,
prendre au filet des becs-fins à l'aide d'appeaux.
Chasse douce ! La cabane avait des réseaux
de bruyère par où l'on guettait. Quelque blé
faisait descendre sur le sol les oiselets.
Je retenais mon souffle. Et tout à coup sur eux
le filet retombait et leurs efforts peureux
ressemblaient pour s'enfuir aux vols des feuilles mortes
rasant le sol, puis arrêtés par une porte.

Jamais, dit Jacqueline à son grand-oncle, moi,
je n'ai pu retenir un oiseau sans émoi,
car on le sent frémir comme de l'air ailé.
Je l'ai laissé toujours de ma main s'envoler.

Chez moi, dit Pierre, j'ai quelques chardonnerets
pris à la glu, au sommet de genévriers.
Vous pourrez les lâcher, si vous voulez, demain.
Ils ne tarderont pas à quitter votre main,
car ils ont du soleil à l'aile aussi luisant
qu'un bouton d'or dans un pré sans ombre et criant.

Après le civet vient la dinde rousse épaisse
qu'Alexandre de Ruchenfleur vante et dépèce.

Dinde ! tu ne fais plus la roue parmi tes sœurs
poussant toutes ensemble une même clameur.

« Écoutez ! Écoutez coasser les raînettes ! »

On entend, en effet, leurs petites musettes
qui s'élèvent des cognassiers de la haie
où le soleil est jeune et vert et semble gai.

— Ce cresson, dit de Ruchenfleur, vient des fontaines
que le Conseil municipal, cette semaine,
veut m'acheter pour l'arrosage des prairies.
L'année dernière la rivière avait tari.

— Vous vous servez ici comme chez nous d'écluses ?
demande Pierre. Un champ après un champ en use.
C'est ce qui fait les prairies grasses près de Pau,
si grasses qu'on les voit briller comme de l'eau.
— Oui. Mais les champs ici sont moins gras que les vôtres,
car la plaine de Pau n'est pas comme la nôtre.
Votre canal qui longe le chemin de fer
coule sans que son lit donne de place à l'air,
et vos larges maïs entre les blés qui vibrent
dans leur propre reflet rient de toutes leurs fibres.
Que la nature est belle ainsi crue et vivante !
qui, comme une enfant pas trop parée, joue, chante
à la façon d'un poète qui ne sait pas
pourquoi son vers s'ordonne et fleurit sous son pas.

Le vieillard parle doucement, et ses paroles
sont d'une joie tranquille et sage et elles volent
sur sa barbe de marbre ainsi qu'à leur rucher
les abeilles qui font le miel blanc des rochers.
Après qu'on a mangé le gâteau de ménage,
Vêpres sonnent le premier coup dans le village.
Longtemps dans l'air serein la cloche gronde et tremble.
Il sera temps qu'après le café tous ensemble
aillent dans le parfum que laissent les Rameaux
apporter au Bon Dieu le trésor simple et beau
de leurs cœurs qui ne savent rien que la confiance
de la pauvresse à qui le prince se fiance.

Éclatez soucis d'or ! Anémones de sang !
Lilas bleus qui encensez le Tout-Puissant !
A l'amertume des éphémères lauriers,
Pâques avec ses nids joyeux va succéder.
L'aube a sifflé comme un gamin entre ses doigts.
L'après-midi ronfle au soleil. Alleluia.

Il est, au fond du pré, une source, ô Seigneur !
Un saule croît au bord. Le vieux de Ruchenfleur
en touche doucement la branche désolée,
à peine verte, et songe à votre Galilée.

Ils entrent à l'église où l'encens et les psaumes,
ainsi que Madeleine aux louanges de baume,
célèbrent cet Amour qui, calme et infini,
atteint la Terre ainsi que le Soleil un nid.

Les coudes appuyés sur le chêne luisant,
Alexandre de Ruchenfleur prie en disant :

Veillez sur ce beau sol que je foule, ô mon Maître !
Je l'ai tout parcouru ainsi qu'un géomètre,
marquant ses bornes et le cours de ses ruisseaux.
Mais je ne connais point de chaînes, de cordeaux
qui puissent limiter cette Terre promise
dont je sens sur mon front courbé passer la brise.

Que je meure, ayant fait sagement mon devoir ;
que j'aie porté la paix au milieu du champ noir
où les fils disputaient l'héritage du père.
Ma tâche est presque terminée et la lumière
se lève. Que par vous ces enfants soient bénis,
et qu'ils aillent au Ciel en quittant le pays !

Non loin de son futur grand-oncle, Pierre prie,
villageois grave et doux à qui l'ordre est amie :

Que la sagesse dirige notre maison,
et que ma femme emploie son cœur et sa raison
à faire prospérer la famille future.
Que cette famille vous soit dévouée et sûre
autant que celle-là qui était avant nous.
Quant à moi, ô mon Dieu, je veux être pour vous
comme le cher grand-oncle à genoux près de moi
qui, suivant le chemin du Ciel, a marché droit.

Et, à côté de son fiancé, Jacqueline
sent son cœur se gonfler comme une mousseline :

Que la haie est en fleurs et que vous êtes bon !
Je vous dois ma louange et l'oiseau sa chanson.
Le nid que je bâtis, Seigneur, abritez-le.
Et vous, Vierge, ô ma mère à la ceinture bleue !
Bourgeon d'un lis tout parfumé de Paradis
posez sur nos deux fronts vos douces mains unies.

Et Pâques passe ainsi qu'un ruisseau dans la plaine
qui rit tout émaillée comme une porcelaine.
Le ciel tantôt pareil à un insecte bleu
accuse la colline et, tantôt pluvieux,
couve l'orage. Et les flèches des hirondelles
glissent, laissant un cri mièvre derrière elles.

De Ruchenfleur dans une gerbe de pervenches
et dans de l'osier blond met une poule blanche.
Il dit à Jacqueline en la lui apportant :
Voici un œuf avec des ailes, mon enfant.
C'est dans les jours de Mai où l'on s'est réuni
chez les parents de Jacqueline après midi.
Dans le salon qui sent le poivre, on les entend
raconter tour à tour leur vie tout simplement,
non pas la vie que mille vanités compliquent,
mais on dirait de chants comme aux temps bucoliques
sur des pipeaux naïfs que ne caresserait
que le souffle d'un ciel de myosotis frais.
Près du laurier en fleurs au parfum de génie,
je veux, sans les orner de toute l'harmonie
dont ceux qui sont savants auraient su les enfler,
répéter ces récits et les laisser aller.

La grand'mère
Il y a cinquante ans, quand je me fiançai
par un clair jour de printemps, je voulus fixer
ce qui avait frappé et mon cœur et mes yeux.
Sur ma tapisserie, je brodai un ciel bleu
et le petit pont qui est à l'entrée du bois,
petit pont sur lequel pour la première fois
je reçus un baiser d'amour sous mon ombrelle.
J'imitais le baiser par une tourterelle
qui s'envolait du pont en enlevant du lierre.
Je fleuris un pommier. Notre vache laitière
broutait au-dessous l'herbe où tombaient des pétales.
Nous avions, en riant, dans la même timbale

bu du lait qui moussait, mon fiancé et moi.
J'ai revu avant-hier ce printemps d'autrefois
qui dormait dans l'armoire. On voyait le baiser
ouvrant son aile encor dans le paysage usé.

Jacqueline
Nous avons, Pierre et moi, Dimanche des Rameaux,
passé dessus le pont de ce joli tableau
en allant déjeuner chez vous, oncle Alexandre !
Saviez-vous que grand'mère eût le cœur aussi tendre,
et que sa broderie fût faite de baisers ?
Que faisiez-vous pendant que votre sœur rêvait ?

Alexandre de Ruchenfleur
J'avais trente ans et j'aidais mon père à l'étude.
J'étais déjà vieux garçon, mais la solitude
du cœur, je ne crois pas que je l'aie ressentie.
J'ai aimé la nature et ceux à qui ma vie
était mêlée, et cet amour vaut l'autre amour.
Que le froment germât ou qu'il fût dans le four,
jamais je ne me suis lassé de l'intérêt
que donne la moisson, la vigne ou la forêt.
Un autre naît poète et moi j'étais notaire.
J'ai regardé passer de mains en mains la terre ;
j'ai vu le laboureur qui avait été grêlé
hypothéquer son champ, signer tout étranglé
son obligation et puis, l'année suivante,
ses greniers se remplir de récolte luisante.
Ainsi, dans l'Écriture Sainte, Pharaon
a rêvé la disette et aussi la moisson.
Oui, Jacqueline. Alors que ma sœur ta grand'mère
brodait sur un baiser, j'arpentais cette terre.
Je connais les coteaux en face du salon.
Cette métairie-là s'étend jusqu'au vallon
qui, à l'autre versant, termine la commune.
Je savais l'intérêt, le ressort de chacune
des familles d'ici, leurs soucis matériels,

et que tout se limite au cordeau bleu du ciel.
Il est des cœurs que fait s'exalter la musique,
mais le mien s'émouvait quand quelques dieux rustiques
debout dans une chambre ouverte sur les champs
discutaient, étendant comme pour un serment
la lenteur de leur bras habitué au manche
de la charrue qui laisse un sillage et qui penche.
J'ai consolé les vieux, inclinés et sans force,
pareils aux chênes qui n'ont gardé que l'écorce.
J'ai donné du courage aux jeunes qui prenaient
une ferme un peu lourde, aux vieilles qui tenaient
encore la maison, fières que l'on pût voir
leur cuivre éclabousser de soleil l'âtre noir.
Ces paysans ils étaient là, dans mon étude,
aussi graves que les profils des solitudes
à l'heure du coucher de soleil quand un cri
d'oiseau résonne encor dans le bruit qui finit.
A cette époque-ci on relit le chapitre
de la vigne qui gèle en une nuit, des vitres
où l'on entend soudain la grêle aux mille balles
comme une fusillade. Alors le verger pâle
donne l'impression d'une femme meurtrie
qui, à travers ses pleurs, dans l'arc-en-ciel sourit…
Et voilà, Jacqueline, à quoi songeait le frère
lorsque la sœur rêvait au fil de la rivière.

Le père de Jacqueline
Dieu vous bénisse, oncle Alexandre ! Vous avez,
évaluant les lots des terres cultivées,
fait cadrer le cœur de chaque homme avec ces terres.
Vos partages étaient comme sur la chaumière
les pampres qu'on dirige avec égalité
pour que chaque fenêtre ait de l'ombre en Été.
Que je puisse, pauvre médecin de village,
avoir fait quelque bien lorsque j'aurai votre âge !
Telle est ma vie : dès l'aube atteler au coucou
le cheval au trot lourd ; apprendre tout à coup,

ainsi que ce matin, qu'un petit savetier
qui travaillait gaîment hier soir s'est à moitié
coupé le doigt avec un tranchet qui était sale…
Sous la glycine rit une rose bengale,
le jardinet est tout jaune de choux fleuris,
la jacinthe des bois y ondule et sourit…
On dirait que rien de nouveau ne s'est passé,
que l'homme doit tirer en sifflant ses lacets
auprès du pot de basilic et de son chat.
On entre, et tout à coup s'élève d'un grabat
une plainte. Tout à côté, sur l'établi
règne l'obscur silence où la misère vit.
Ou bien, la nuit, il faut parfois que je me lève,
et ma voiture, dans une sorte de rêve,
roule, et dans la buée de la fraîcheur légère
une chaude planète est comme une étrangère
dont on comprend le cœur sans comprendre les mots.
Les lilas dans la haie mûrissent leurs émaux.
Et le rossignol parle. Et la vitre cerise
indique la maison du malade où, assise,
la famille m'attend près de la cheminée.
L'ombre comme un vent noir palpite, illuminée
çà et là par le suif fumeux. Et j'aperçois
le paquet de douleur qui soulève les draps.
La maladie, c'est le temps qui ravage l'homme.
Je l'ai parfois suivie anxieusement, comme
vous suiviez le nuage aux cassures marbrées
qui menaçait le vin de ses grêlons serrés.
Parfois le ciel brillait soudain. Une accalmie
se produisait. Le grand mystère de la vie
comme un pan de l'azur déchirait tous les doutes.
L'orage s'enfuyait. A peine quelques gouttes
roulaient sur les sillons ravagés d'une face
où peu à peu l'écho de l'orage s'espace.
La fièvre de longs jours sur une vie régnait
comme une sécheresse angoissante qui n'est
qu'un long balancement du ciel bleu qui décide

si le grain ou le corps de l'homme sera vide.

Alexandre de Ruchenfleur
Ne parlez plus tristesse aujourd'hui. La journée
est si belle que tout y est net. Et ce n'est
que du noir sur du blanc, tant c'est vert et c'est bleu.
Les arbres du coteau sont devenus heureux.

Pierre
Les arbres du coteau sont alors comme nous,
n'est-ce pas Jacqueline ?

Jacqueline
Oui, mon Pierre. Il est doux,
quand on s'aime, de voir les arbres imiter
ce qu'on a dans le cœur ; les bourgeons éclater
pleins de jeune soleil ; les herbes des prairies
refléter un passé que bonne maman dit ;
le salon tout orné de choses anciennes
transparaître, on dirait, au fond d'une fontaine
dont l'azur trouble tremble imperceptiblement.

Pierre
C'est presque vivre au Ciel qu'avec vous au printemps.
Alexandre de Ruchenfleur
Je crois bien que des gens entrent au Paradis
tout naturellement. Par quelque après-midi
d'après la mort, on est soudain au cœur de Dieu.
On doit se dire : Tiens ?… C'est moi… Moi bienheureux.
Je viens d'ouvrir les yeux, et je reconnais bien
tout le désir rêvé sur terre avec les miens…
Chaque moment de joie est, Là-Haut, toute joie.
Chère petite-nièce un jour tu te verras
sur le canapé où tu es. Tu m'entendras
causer ; tu entendras me répondre ton père.
Et ce sera la vie à jamais, avec Pierre,
papa, bonne-maman et maman. Et parfois
un grand chapeau de paille au soleil tremblera

dans la paix angélique où le vieux Ruchenfleur
cultivera l'abeille au jardin du Seigneur.

L'oncle de Ruchenfleur mourut tout doucement
à quelques jours de là, sans qu'aucun incident
distinguât sa paisible et pieuse agonie
qui fut semblable à ce qu'avait été sa vie.
Par la fenêtre de sa chambrette il put voir
encore les lilas pousser leurs bouquets noirs
jusqu'aux marches du perron de l'ancienne étude.
Un pauvre Crucifix mit dans la solitude
où finissait ce juste un calme sans mélange.
Dans les rideaux à ramage chantèrent les anges.
Par moments Alexandre de Ruchenfleur priait,
cependant qu'au dehors le printemps fourmillait
de bruits et de couleurs. Une bibliothèque
où les grands voyageurs vivaient avec Sénèque
faisait tout à côté un refuge aux parents.
Jacqueline était là, alerte, préparant
quelque remède qu'avait ordonné son père.
Son fiancé lisait et ses mère et grand'mère
desservaient ça et là car l'Extrême-Onction
avait été donnée. Et les derniers rayons
du dernier jour frappaient en plein le lavabo
qui pâlissait ainsi qu'un marbre de tombeau.

Un soupir du vieillard fit venir Jacqueline
et Pierre auprès du lit. Une de ses mains fines
que les veines gonflaient de ciel tenait la Croix
noire et nette sur l'ondulation du drap.
Il dit aux jeunes gens : « Mon cœur est plein d'amour
d'avoir encor vécu tous ces chers derniers jours.
Amis, en vous quittant, je demeure avec vous.
Je penserai à vous, à ce repas si doux
que nous prîmes ensemble au midi des Rameaux,
aux vêpres entendues après, aux si beaux mots
de ton père, ô ma si charmante Jacqueline !
te souviens-tu ?… quand il nous parlait médecine… »

Des bouffées de printemps balancé s'engouffrèrent
dans la petite chambre. Une ardente lumière
découpa chaque fleur crûment dans le jardin
coloré et verni comme un plat ancien.

Deux heures et demie sonnèrent.

Il y a
que j'ai fini de chanter et que les lilas
sont vivants, mais qu'Alexandre de Ruchenfleur
est mort, et que mourir ainsi n'est que douceur.